

LES FRANÇAIS EN CALABRE (1806-1813) : UNE IMPASSE

Il s'est passé beaucoup de choses qui ne font pas honneur aux Grecs dans ces guerres que l'on admire tant.

Platon

La place de l'Italie dans "l'épopée napoléonienne"

La question de la présence française en Italie sous la Révolution et l'Empire se limite le plus souvent à l'exploration de deux grands centres d'intérêt : les apports en matière administrative (à court terme) ou politique (à long terme) et les spoliations, déprédations et autres vexations, œuvre de l'occupant français sur un sol étranger. Le souvenir de cette période semble très présent, aujourd'hui encore, dans les mémoires italiennes. Il est diversement apprécié : certains historiens estiment que le bilan est positif, tel Tonino Assirelli qui, en 1984, consacre un opuscule¹ à la création des lycées et à la réorganisation de l'enseignement dans la ville de Vicence ; d'autres, cependant, s'expriment différemment. Dans un ouvrage qui n'a pourtant rien à voir avec la présence française en tant que telle, puisqu'il traite des poinçons apposés sur l'argenterie vénitienne, Piero Pazzi, conservateur du musée diocésain de Venise, écrivait récemment :

1. Tonino Assirelli, *Le vicende del liceo Pigafetta di Vicenza e l'istruzione liceale in età napoleonica ed asburgica (1806-1866)*, Vicenza 1984.

... fin 1805, Venise fut cédée aux Français, et c'est ainsi que débuta le second épisode d'une domination gauloise (sic) bien connue pour ses lamentables et désastreuses conséquences. Avec le retour de ces hordes organisées en soi-disant empire, les dispositions prises par Vienne en matière de marquage des argents cessèrent d'être en vigueur ² ...

En 1992, le ressentiment de certains Vénitiens ne semble donc pas encore être éteint. Il est vrai qu'à l'arrivée des armées révolutionnaires, les aspirations des jacobins locaux, républicains convaincus, vont être bafouées par l'attitude des Commissaires aux Armées, apparemment plus soucieux de renflouer les caisses du Directoire que de libérer les peuples opprimés.

Sur un plan strictement militaire, les esprits sont restés marqués par cette première campagne, probablement parce qu'en révélant toute la palette des talents du général Bonaparte ³, elle préfigure la suite des événements. Il est probable que l'énergie et l'esprit de décision dont il fit montre alors, entrent pour une part dans la genèse de sa légende. Cependant, en définitive, que signifie cette façon de voir, sinon que l'intérêt pour les opérations de 1796-97 n'est pas légitime en soi, mais uniquement au regard de ce qui se passa ensuite ?

Il faut dire qu'en France, on accepte volontiers l'idée que d'un point de vue stratégique, l'Italie ne pose pas grand problème à l'Empire : les conflits naissent ailleurs et se règlent au cours de campagnes dont le sort ne se décide jamais sur le sol italien, contre des soldats italiens. L'Italie du Nord ne sera jamais qu'un théâtre d'opération secondaire; comme c'était déjà le cas en 1796.

Il n'entre pas dans notre intention de contester le bien-fondé de cette perspective générale, mais elle a tout de même ses limites. L'idée selon laquelle tout ce qui se passe en Italie du point de vue stratégique serait quantité négligeable nous semble en contraste total avec la dureté des campagnes qui vont s'y dérouler entre 1806 et 1813. Nous pensons plus particulièrement aux opérations menées dans le Royaume de Naples, c'est-à-dire sur un terrain qui ne méritait même pas qu'on lui attribuât le statut de théâtre secondaire.

2. Piero Pazzi, *I punzoni dell'argenteria veneta*, Treviso 1992, p. 178 : *...alla fine del 1805, Venezia fu ceduta ai francesi ed ebbe così inizio la seconda dominazione gallica, nota per le sue tristissime e nefande conseguenze. Col ritorno di quelle orde organizzate a guisa d'impero, cessarono di validità le disposizioni emesse da Vienna in materia di punzonatura degli argenti...*

3. Il a 27 ans et se trouve récemment nommé, rappelons-le, à la tête d'une armée de trente mille authentiques va-nu-pieds avec lesquels il va forcer l'Autriche à composer, pendant que Moreau et Jourdan, à la tête de cent cinquante mille hommes chacun, échouent en Allemagne méridionale. Il ne s'en tient pas là et, devant l'arrivée de Clarke, plénipotentiaire du Directoire, de sa propre initiative, traite avec l'ennemi vaincu.

A l'origine de cette campagne relativement peu connue, il y a l'hostilité des Bourbons du Royaume de Naples envers la jeune République française. Ils l'affirment dès 1793 en adhérant à la première coalition. En 1806 ils sont, bien sûr, incapables de s'opposer militairement à l'invasion de leur Etat, mais ils se réfugient en Sicile et de là, efficacement soutenus par les Anglais, ils attisent une rébellion qui sévira bientôt dans toutes les zones montagneuses⁴. Cela n'empêche pas les Français d'annexer le Royaume de Naples. Les souverains de la nouvelle conquête seront successivement Joseph, frère de l'empereur, puis Joachim Murat, en février 1808, une fois Joseph Bonaparte installé sur le trône d'Espagne. Domination éphémère, comme aux temps lointains de Charles VIII. Les Français étant par ailleurs incapables de mettre pied en Sicile, les souverains légitimes pourront même se targuer à leur retour, une fois Murat éliminé, d'être restés invaincus.

En ce qui concerne le déroulement des événements, du côté français, les sources sont abondantes ; il y a tout d'abord celles de l'armée impériale elle-même, avec ses archives. Nous disposons également des récits de soldats français engagés dans les opérations italiennes. C'est l'ensemble de cette documentation qui était notre étude. Les historiens montrent visiblement quelques réticences à l'exploiter. Pourquoi tant de circonspection ? Disons-le franchement, le capital de sympathie et de confiance dont bénéficient les militaires sur le plan intellectuel est très relatif ; c'est sans doute une première raison. Il se trouve en outre que les témoignages concernés ne sont pas exempts de l'esprit grivois qui a toujours fait le bonheur des corps de garde ; il est possible que cette attitude ait contribué à affaiblir la crédibilité de l'ensemble des récits. Et puis il faut le reconnaître : il n'est pas dans la tradition de demander leur opinion à ceux sur qui repose le fardeau des opérations. Le militaire est trop instrumentalisé par le pouvoir politique qui l'emploie, pour qu'on lui demande rien d'autre que de se cantonner dans son rôle d'instrument. Et pourtant...

Pourtant le fait de se priver du témoignage des combattants peut rendre notre vision des événements tout à fait lacunaire, dans la mesure où l'on délaisse alors ce qui se déroule sur le terrain même du conflit. Enfin, si l'on

4. Nous ne faisons ici que donner un cadre général à des événements qui, s'ils étaient abordés dans leur détail, donneraient assurément à la situation un tour moins optimiste : Ferdinand I^{er} avait une réputation de pleutre et paraît s'être contenté de lever des impôts sur les barons siciliens, au point que ceux-ci se mirent à songer à lui imposer une constitution ; la reine Marie-Caroline quant à elle, sous ses dehors frivoles, était en train d'intriguer avec Napoléon en 1811 lorsqu'elle fut percée à jour par les Anglais. Ce sont précisément ces alliés tout puissants qui, désireux de limiter la marge de manoeuvre du roi, forcèrent Ferdinand I^{er} à accepter la Constitution de 1812.

nous autorise une note plus personnelle, nous dirons qu'à la suite de cette campagne, si beaucoup d'hommes et de femmes de Calabre ont souffert dans leur chair, des milliers de Français n'ont jamais revu leur village. Sans doute cela mérite-t-il qu'on écoute leurs compagnons de route.

Les témoins

Nous avons choisi de nous en remettre aux souvenirs de trois officiers qui ont rédigé et publié leurs mémoires. Il s'agit de Paul-Louis Courier, de Rémi d'Hauteroche et d'un personnage qui est connu sous le nom de capitaine Friedrich. Il convient ici d'apporter quelques précisions.

A l'époque des faits, Rémi d'Hauteroche ⁵ est sous-lieutenant dans l'infanterie de ligne. C'est un très jeune officier (il a dix-sept ans en 1806, quand il arrive en Italie pour sa première affectation), banal, au sens où il doit ressembler à beaucoup de ses collègues de promotion ; au fil des pages il se révèle droit, sérieux, motivé, professionnel. A priori, c'est celui des trois qui est le plus sincère et le moins récusable, car c'est aussi, probablement, celui qui est le moins imaginaire : un témoin de confiance par conséquent, qui raconte dans le détail ses opérations italiennes. Il interrompt brutalement son récit en 1809, alors qu'en tant que simple sous-lieutenant, il est commandant de secteur en Calabre, à Laureana, du côté de Rosarno (Reggio Calabria).

Paul-Louis Courier est lui aussi, de formation, un véritable officier. ⁶ Mais c'est dans l'artillerie à cheval que celui qui reste sans doute le meilleur pamphlétaire français du XIX^{ème} siècle entre dans la carrière.

Il persévéra dix-sept ans dans l'armée avant de donner définitivement sa démission en 1810, au lendemain de la campagne de Wagram ; à cette date, il aura accompli trois séjours militaires en Italie.

5. En demi-solde après 1815 avec le grade de lieutenant, Rémi d'Hauteroche réintégrera pourtant l'armée de Louis XVIII en 1819 sous la pression de sa famille. Mais lorsqu'il meurt à Metz en 1847, à peine âgé de 58 ans, il n'est parvenu qu'au grade de commandant : triste carrière pour le sérieux sous-lieutenant de l'Armée de Naples...

Outre ses Souvenirs, publiés par sa fille en 1894, à 75 exemplaires, il compose également un recueil de poésies souvent liées au genre patriotique, à la gloire de la France, de Louis XVIII, des combattants de sa jeunesse, mais parfois de nature un peu plus frivole.

6. Paul-Louis Courier de Méré (1772-1825). Après avoir pris congé de l'armée il se retire chez lui, en Touraine, épouse une femme nettement plus jeune que lui et se consacre dès lors à une carrière littéraire centrée sur ses productions d'helléniste et ses fameux pamphlets anti-gouvernementaux, qui lui vaudront plus d'une tracasserie. Il finira tristement, assassiné par trois des amants de sa femme (il ne semble pas, malgré tout, qu'elle ait été le commanditaire de l'opération...).

Dans son uniforme de commandant, l'homme de Lettres ne se sent pas très à l'aise : cet helléniste ne perçoit en fin de compte le pays que comme un immense champ d'études, un gigantesque musée. Il se désole des ravages provoqués par la guerre ou par les exactions diverses, et s'il enrage de ne pouvoir passer de Calabre en Sicile, c'est pour des motifs tout autres que stratégiques. Il ne tardera d'ailleurs pas à désobéir pour se consacrer à ses chères études. C'est un militaire peu motivé en définitive et qui, à la fin, estime qu'il a beaucoup mieux à faire qu'à parcourir le pays en conquérant ...

Le capitaine J.C. Friedrich pose quant à lui un problème spécifique de crédibilité. Il se présente comme étant Allemand, originaire de Cologne, enrôlé volontaire au régiment étranger que le prince d'Isenbourg constitue pour Napoléon en 1805.

Ce régiment, comme son homologue de "La Tour d'Auvergne", n'a pas bonne réputation : les deux unités ont été souvent présentées comme un ramassis composé d'une part de déserteurs des armées russes, prussiennes ou autrichiennes, débandés à la suite d'une campagne perdue, et d'autre part de voleurs ou autres hors-la-loi en mal d'asile :

C'était un ramassis des pires sujets de la création : des banqueroutiers y côtoyaient d'anciens avocats, des médecins sans clientèle, des maires révoqués, des acteurs, en un mot des naufragés de l'existence... chaque jour était marqué par un événement sensationnel, soit par un meurtre, soit par un vol⁷.

Il n'y avait cependant là rien d'exceptionnel. Après tout, l'impétueux Augereau lui-même, chassé de l'armée comme simple soldat en 1780, n'avait-il pas servi dans un régiment russe, recevant une blessure contre les Turcs à Ismailoff ?

Cela dit, il semble effectivement que dans le régiment d'Isenbourg, le taux de désertion ait été considérable, la valeur militaire médiocre, la délinquance impressionnante. Nous aurons l'occasion de voir que ce n'était certes pas le genre d'unité que la France devait employer, si elle entendait se concilier les Calabrais.

Friedrich affirme ensuite avoir été versé au 29^{ème} régiment d'infanterie de ligne de l'armée française en Espagne, avant d'être transféré à la garde de Murat, roi de Naples. Il ferait ensuite retour à son unité d'origine, servirait dans les îles grecques et, à partir de 1814, à la suite de la Campagne de France qui se conclut par l'exil de Napoléon à l'île d'Elbe, prendrait, d'assez mauvais gré, du service dans l'armée prussienne.

7. Capitaine Friedrich, op. cit., p. 15

La question de la crédibilité ne se pose pas seulement parce que les Mémoires d'un mort racontent des "exploits d'alcôve" à côté des "exploits de guerre" ; il faut reconnaître que le parcours de l'officier apparaît peu vraisemblable, au vu de l'abondance des campagnes et des lieux visités. En huit ans, de 1805 à 1813, Friedrich aurait effectué quatre campagnes en Italie, de l'Appenin ligure à l'Aspromonte en passant par Rome, Naples, Capri et Velletri où il serait commandant de place, une autre en Espagne et une dernière dans les îles grecques ; il aurait en outre trouvé le temps d'effectuer une expédition à Vienne, de passer neuf mois à Paris, et de mener à Naples ou à Rome une vie mondaine aussi active... qu'insatiable. A dire vrai, c'est beaucoup pour un seul homme ; pourquoi se référer à cet ouvrage ?

Il s'avère tout d'abord que l'auteur présumé a bien existé : Jean Frödrich⁸ figure au nombre des personnels du régiment d'Isembourg. Il ne peut cependant pas être l'auteur du récit, car il meurt de phtisie, à l'hôpital de Metz, où se trouve le dépôt du régiment, en décembre 1813. Qu'importe ! L'auteur (les auteurs ?) du livre connaît admirablement le régiment, sa chronique, ses campagnes successives et ses personnels. Nous sommes en mesure d'affirmer que les Mémoires d'un mort constituent, en quelque sorte, la mémoire du Régiment d'Isembourg ; selon toute vraisemblance, elles font reposer sur un seul individu les carrières et les aventures de plusieurs compagnons d'arme, lesquels sont identifiables à la lueur d'une donnée biographique particulière ou au détour d'un épisode caractéristique.⁹

Au demeurant, il est plutôt émouvant que l'auteur véritable ait jugé bon

8. Archives du Service historique de l'Armée de Terre, Château de Vincennes ; régiment d'Isembourg, registre matricule des officiers, 2 Yb 1123 : Jean Henri Frödrich (les registres de l'époque portent des identités francisées), fils de Godfried et d'Anne Sybille Imler, né à Francfort sur le Main le 20/01/ 1775 ; 1.70 m, cheveux noirs, domicilié à Francfort, décédé en décembre 1813 à Metz.

1807 - 1810 : à l'Armée de Naples ; 1811 - 1812 : au Corps d'observation de l'Italie méridionale ; 1812 : retour à l'Armée de Naples, mais ne figure plus sur les organigrammes régimentaires italiens d'octobre et novembre 1813... Le 16 décembre 1813, passe au 2ème Régiment étranger nouvellement constitué à Metz, lors de la dissolution du Régiment d'Isembourg : nommé capitaine adjudant-major d'habillement (mais décède ce même mois).

9. L'auteur présumé serait baron, originaire de Francfort, il entrerait au régiment à l'âge de seize ans avec le grade de sous-lieutenant : le baron Guillaume Friedrich d'Essebeck, né le 15/11/1789 à Francfort sur le Main (comme Frödrich), entre au régiment comme sous-lieutenant le 9 mars 1806, donc à dix-sept ans à peine révolus.

L'auteur présumé participe à la campagne de Calabre (quatre séjours), mais il finit par se retirer au Havre : le baron Mathieu de Wilezech, né en Silésie le 16 octobre 1773 est à l'Armée de Naples en 1809 ; il est blessé en Calabre en 1810 et finit, comme Frödrich, capitaine au Corps d'observation de l'Italie méridionale ; il se retire en 1813 à Rouen, c'est à dire tout près du Havre.

d'attribuer après coup, à l'un des cadres les plus honnêtes et les plus méritants du régiment, des aventures que le pauvre homme n'avait pas eu le bonheur de vivre, lui qui était confiné, par sa maladie autant que par son honnêteté (qualité extrêmement rare au régiment d'Isembourg), dans des fonctions de gestionnaire et de formateur de recrues. Sa fiche de notation de 1811 ne laisse d'ailleurs aucun doute sur son intégrité :

*Ne laisse rien à désirer dans son emploi, a constamment été chargé avec succès d'un immense détail ainsi que de l'instruction de toutes les recrues. N'a cessé de mériter les éloges de ses chefs. Très instruit dans les devoirs de son emploi, a de la moralité et une bonne conduite.*¹⁰

Il servit jusqu'à la limite ultime de ses forces, et, suprême élégance, ne survécut pas de plus de quelques jours à la dissolution de son unité...

Par ce livre, quelqu'un a choisi de lui rendre justice d'une vie qui, aux yeux de certains de ses compagnons de route, avait dû apparaître besogneuse, douloureuse et bien insipide ; c'est là sans nul doute la raison du titre de l'ouvrage Mémoires d'un mort, expression qu'il convient donc de prendre au sens propre. Nous considérons quant à nous avoir affaire à un ouvrage tout à fait recevable : pour des motifs pratiques autant que pour respecter la volonté de son auteur, nous continuerons à l'attribuer au capitaine Friedrich.

Le lecteur comprendra par conséquent que la nature des trois ouvrages

L'auteur présumé participe à la campagne d'Espagne, et finit dans l'armée prussienne : le sous-lieutenant Mathieu Eckert, né en Prusse, à Berlin le 15 juin 1773, appartient à l'armée de Naples de 1806 à 1810, à l'armée d'Espagne en 1811 et au Corps d'observation de l'Italie méridionale en 1812 et 1813. Le 1/02/1811, il est noté par le colonel du régiment qui s'exprime en termes élogieux : sujet très essentiel parlant et écrivant en perfection les deux langues allemande et française.

L'auteur présumé a participé à la campagne des îles ioniennes ; en s'engageant ensuite dans l'armée prussienne, il se voit refuser le grade de capitaine auquel il avait pourtant droit : Guillaume Pietsch, né à Offenbach (principauté d'Isembourg) appartient à l'armée de Naples jusqu'en 1808 ; il est ensuite aux îles ioniennes, où il est nommé capitaine, non par décret impérial mais par le général Donzelot, gouverneur en chef des îles ioniennes ; ce grade ne lui sera pas confirmé après son licenciement en 1815.

Autant d'occasions de rencontres littéraires possibles, entre des destins (et ce ne sont pas les seuls), qui n'avaient cessé de se côtoyer et de se croiser durant dix ans ; le point focal des contacts doit probablement être recherché au Corps d'observation de l'Italie méridionale.

(Notices provenant des Archives du Service historique de l'Armée de Terre, Château de Vincennes ; régiment d'Isembourg, registre matricule des officiers, 2 Yb 1123 et 1124.)

10. Archives du Service historique de l'Armée de Terre, Château de Vincennes ; régiment d'Isembourg, registre Xh 12.

soit extrêmement différente. Paul-Louis Courier nous offre une perspective d'une élévation certaine ; il a une vision globale des événements qui l'autorise à porter des jugements de valeur sur le fond des opérations, souvent avec un humour particulier, assez amer. Cela ne l'empêche pas au demeurant, quand il le juge bon, de traiter certains épisodes dans leur détail, toujours avec la même verve, le même esprit, le même côté chaleureux. Comparativement à cet auteur talentueux, d'Hauteroche et Friedrich se trouvent ravalés au rang de mémorialistes, il serait vain de chercher à le dissimuler. Pourtant le récit de leurs opérations, telles qu'elles furent vécues au jour le jour sur le terrain, ne manque ni de sel ni d'intérêt documentaire, ni même, parfois, de grandeur. Du reste, à l'occasion, tous deux parviennent à se hausser au-dessus du niveau de la simple chronique et font preuve d'une admirable clairvoyance.

Les opérations

Il convient tout d'abord de distinguer deux grands types d'emploi de la force armée : les batailles rangées, et les opérations de maintien de l'ordre.

Sur le théâtre italien les combats en rase campagne, entre troupes régulières, sont rares, et toujours de petite ampleur : osera-t-on dire du siège de Gaëte ou de la prise de Capri qu'ils sont des événements militaires majeurs ? Il est vrai cependant que les 7 et 9 mars 1806, des escarmouches à Lagonegro, et une bataille rangée à Campo Tenese décident du sort de la partie continentale du Royaume de Naples :

*On doit avoir tué douze ou quinze cents napolitains, les autres courent, et nous courrons demain après eux, bien malgré moi.*¹¹

C'est à cette époque que Paul-Louis Courier se félicite encore de l'aisance avec laquelle s'est déroulée la conquête :

*Car nous triomphons en courant, et nous ne nous sommes encore arrêtés qu'ici, où la terre nous a manqué.*¹²

11. Paul-Louis Courier, lettre XXXVI à M. ***, Morano, le 9 mars 1806, p. 701. Nous nous référons toujours à : Oeuvres complètes, éd. Gallimard, coll. La Pléiade, Paris 1957.

12. Courier, lettre XXXVII à M^{me} ***, Reggio, 15 avril 1806, p. 702.

Les Français en Calabre (1806-1813) : une impasse

141

Mais la promenade de santé tourne bientôt au désastre : le 4 juillet 1806 le général Reynier, pris au dépourvu par une tentative anglaise de débarquement dans le golfe de S. Eufemia accourt, ramasse sur son passage quelques troupes disponibles et, agissant dans la précipitation, sous-estimant visiblement l'état de préparation des Anglo-Napolitains, aligne imprudemment 6 à 8000 hommes dont un tiers environ resteront sur le terrain, fauchés par la mitraille anglaise. Courier cette fois, adopte un tout autre ton :

*Les Anglais nous ont bien frottés, et à bon marché, car je ne crois pas qu'il leur en coûte cinquante hommes. Ce fut le 4 juillet dernier. Le combat dura dix minutes et en dix minutes nous perdîmes le tiers de notre monde (environ 2000 hommes), notre artillerie, nos bagages, magasins, trésor, administrations, en un mot, tout ce qu'on peut perdre.*¹³

Un peu moins d'un an plus tard, à l'occasion d'un second débarquement au même endroit, le même général prendra sa revanche en écrasant les Napolitains du prince général Hesse-Philippstahl. C'est Friedrich qui nous rappelle cet épisode :

*Le général Reynier commandait encore en Calabre. Dès la première nouvelle de ce débarquement, ramassant en grande hâte les troupes disponibles, soit quatre mille hommes au plus, il s'était jeté sur l'ennemi et lui avait infligé un échec sanglant, prenant ainsi une éclatante revanche du revers de Maida. Le prince de Hesse n'avait dû son salut qu'à la vitesse de son cheval.*¹⁴

Le lecteur pourrait légitimement s'interroger sur l'attitude d'un général français qui, à chaque alerte, doit courir après ses hommes pour réussir à aligner quelques effectifs squelettiques ? La réponse réside dans une considération de nature tactique sur les combats qui se sont déroulés en Calabre, et de nature stratégique sur l'emploi de la force armée tel qu'il a pu être envisagé entre 1806 et 1813.

Si le général Reynier n'a pas ses troupes auprès de lui, c'est tout simplement qu'elles sont ailleurs, disséminées dans toute la province ; les régiments de ligne ont dû disperser leurs compagnies sur le territoire, et ces compagnies sont elles-mêmes éclatées en pelotons occupés à des opérations de police contre les bandits. L'infanterie de ligne et l'artillerie à cheval présentes sur place constituent, en théorie, des troupes destinées au champ de bataille et

13. Courier, lettre XLVIII à M. De sainte Croix, Milet, 2 octobre 1806, op. cit. p. 723.

14. Capitaine J.C. Friedrich, t. 1, p. 289. Nous nous référons toujours à : Mémoires d'un mort, faits de guerre et exploits d'alcôve, 3 tomes, Librairie universelle, Paris (sans date).

ne sont pas adaptées à cette fonction. Ce que le commandement avait prévu, c'était sans nul doute l'éventualité d'un débarquement anglais massif, ou bien encore celle d'un débarquement français en Sicile. L'impuissance de la marine française et le caractère des Calabrais battront cette stratégie en brèche. C'est pourquoi la spécificité de ces campagnes réside dans leur caractère d'opérations de maintien de l'ordre menées contre les habitants de la Calabre, mais aussi contre ceux des Abruzzes et de l'Appenin ligure, voire même ceux des monts de Toscane. Car il importe peu que les pouvoirs en place aient depuis longtemps rendu les armes, la résistance qui s'organise est d'abord populaire. Les Français des années 1806-1813 en resteront aussi stupéfaits que leurs prédécesseurs de 1797 :

*Singulière campagne, écrit Thiébauld, alors que des bicoques que nul soldat n'aurait osé défendre résistaient jusqu'à la destruction complète, les places les mieux défendues ouvraient leurs portes, comme sous l'effet d'un coup de baguette magique.*¹⁵

Il s'agit bel et bien d'une guérilla caractéristique qui rappelle les opérations que les Français sont contraints de mener en Espagne, tout en escarmouches, en embuscades, en pièges mortels. Inévitablement elle conduit chaque camp à l'engrenage, tristement connu désormais, des violences de plus en plus barbares, des représailles de plus en plus atroces.

Du côté français, le soldat ne perçoit aucune grandeur, aucune noblesse dans cet affrontement : son combat ne participe pas de la légende romantique des guerres impériales, il ne marche pas glorieusement au feu avec la consolation d'apercevoir un bicorne en haut d'une colline, il ne crie pas vive l'empereur ! A cet égard les trois récits sont concordants ; ce qui en ressort, c'est l'émergence des deux problèmes majeurs qui se posent aux Français, et qui constituent en fin de compte l'essentiel de leur point de vue sur l'ensemble de la campagne.

La première question est relative à l'extrême cruauté de l'affrontement qui, tout de même, en surprend plus d'un ; en Calabre, un soldat ne peut se permettre de tomber aux mains de l'adversaire, vu le sort que celui-ci réserve à ses prisonniers. La seconde question se rapporte au statut des ennemis : qui sont-ils au juste ? L'incertitude dans laquelle se débat ici le militaire français induit une interrogation tout aussi urgente : pour qui, pourquoi se bat l'adversaire ? Le peuple de Calabre serait-il donc si attaché aux Bourbons ? Inconcevable ! Des patriotes ? Allons donc ! Les Vénitiens se sont-ils battus, eux ? Et la

15. Angus Heriot, *Les Français en Italie 1796-1799*, Ed. Gallimard, Paris 1961, p. 242.

réponse à cette perplexité ne tarde pas à tomber, efficace, pratique, dérisoire : ce sont tous des brigands !

De fait, vue du côté français, cette expédition se résume en fin de compte à l'emploi d'une véritable armée dans une suite d'opérations de police et de justice expéditive, contre des bandits qui sévissent partout où la nature du terrain le leur permet.

Inutile de dire que cette perspective ne résiste pas longtemps à l'analyse des textes : sur les hauteurs de Pescara en 1806, d'Hauteroche est assiégé par 2000 brigands¹⁶. Courier, lorsqu'il fait retraite après le désastre de S. Eufemia en 1806, est poursuivi et harcelé par des centaines de brigands¹⁷. Friedrich affirme que le bandit Fra Diavolo a 3000 hommes avec lui¹⁸; ailleurs il dira que le fort de Scylla était tenu par 500 brigands.

Il nous est impossible d'adhérer à cette vision des choses : des bandits, des brigands, des voleurs de grand chemin, se regroupent éventuellement, c'est vrai, pour former une bande assez nombreuse. Une quarantaine d'hommes, par exemple, c'est déjà beaucoup lorsqu'il faut les loger, les rassasier, les approvisionner en armes, munitions, équipements divers ; encore ne comptons-nous pas les quelques femmes qui ne manquent pas de vivre avec eux, et qui n'ont pas pu ne pas leur donner des enfants... Quarante bandits constituent déjà un petit village ; 3000 bandits sont une véritable communauté ! Il est évident que l'armée française avait affaire à des gens qui vivaient en famille, vaquant à leurs tâches quotidiennes et qui, au signal convenu, s'armaient et réalisaient rapidement leur coup de main. Ils retournaient ensuite se fondre dans l'anonymat de la population civile. Un chef peut ainsi, effectivement, disposer d'une véritable petite armée pendant un, deux ou même trois jours, sans avoir à s'embarasser de contraintes logistiques, et l'historien britannique Angus Heriot souligne très bien les avantages que peut offrir ce type de recrutement :

*Tout Calabrais qui se respectait, même pauvre, possédait un fusil et l'amenait avec lui, épargnant ainsi à Ruffo le souci d'avoir à se procurer des armes.*¹⁹

Il reconnaît toutefois qu'il peut, à l'occasion, présenter de sérieux inconvénients :

16. Rémi d'Hauteroche : p. 54-94. Nous nous référerons toujours à : Souvenirs du sous-lieutenant d'Hauteroche (campagne des Calabres 1806-1809), Saint-Etienne 1894.

17. Courier, lettre XLVIII à M. de Sainte Croix, Milet, 2 octobre 1806, op. cit. p. 723

18. Friedrich, op. cit., t. 1, p. 74.

19. Angus Heriot, op. cit., p. 295

*Néanmoins, il eut de nombreuses difficultés, car les Calabrais ne toléraient aucune discipline et désertaient en grand nombre, particulièrement s'ils étaient obligés de quitter leur canton natal qui était pour eux tout leur univers.*²⁰

Cependant, la question stratégique demeure : consacrer 3000 hommes à la pratique du brigandage est dépourvu de sens, à moins de mener une existence nomade et de s'attaquer à des régions entières en investissant des villes. En ce qui concerne la campagne de Calabre, cette vue des choses est irréaliste. Il s'agit bien de lutter contre les Français et il est évident que les brigands ne sont pas des brigands. Sur le plan idéologique, il convient donc d'aborder les textes avec quelque circonspection, encore que d'Hauteroche nous fasse un jour cette remarque curieuse, révélatrice d'un certain malaise :

*Je vis cependant quelques paysans armés se montrer sur le haut des montagnes : mais ils n'osèrent se hasarder à descendre à portée de fusil. Au reste, j'ai remarqué que les brigands de ce pays étaient plutôt des voleurs que des guerriers.*²¹

Paysans armés, brigands-voleurs ou brigands-guerriers, voilà le lecteur face à des termes apparemment antinomiques. Existe-t-il en définitive une possibilité pour que ces gens ne soient pas ce que l'autorité d'occupation désirerait qu'ils fussent ? Les trois récits concordent : les militaires français ont visiblement du mal à classer leur adversaire, encore que l'emploi lexical le plus fréquent, celui du mot brigand, montre tout de même qu'ils ont fait leur choix. Ne s'agit-il que de mauvaise foi, ou que de l'effet d'une propagande bien menée ? De temps à autre, ils parlent pourtant d'insurgés. La question essentielle serait donc bien de découvrir ce qu'ils en pensent en leur for intérieur, mais la question du patriotisme italien n'est jamais ouvertement soulevée, à une exception près, au sujet de Michel Ferranti, un chef de brigands des Abruzzes. Selon d'Hauteroche, celui-ci préfère en fin de compte s'exiler, car il ne désire plus combattre les Français s'il lui faut pour cela s'acoquiner à d'authentiques fripouilles, hommes qu'il juge sans foi ni honneur.

Il faut l'avouer, le lecteur d'aujourd'hui demeure dans l'incertitude quant à ce que pense réellement le militaire français sur la nature de son ennemi, et sur sa propre présence en terre étrangère. En revanche, l'attitude des Calabrais correspond en tous points à ce qu'elle avait déjà été lors de la campagne du

20. Angus Heriot, op. cit., p. 295

21. d'Hauteroche, op.cit., p. 191.

printemps 1799. Angus Heriot montre bien comment, lors de cet épisode de reconquête (les Français étant alors contraints d'évacuer l'Italie), l'autorité politique incita le peuple au soulèvement. Il décrit ailleurs la composition de la troupe, disparate sinon improvisée, en exposant la nature de ses motivations :

Parmi ses troupes ²², l'on comptait quelques riches propriétaires, des prêtres et d'autres personnes plus ou moins respectables demeurés fidèles à la monarchie, mais la grande masse appartenait aux classes populaires et était poussée essentiellement, non point par son dévouement royaliste, mais par l'espoir d'une récompense sur la terre comme au ciel. Il pouvait, comme il le fit, promettre le salut éternel et la rémission des péchés, ce qui était bien naturel si, comme il le prétendait, l'expédition avait été organisée pour secourir le Saint-Père. Il fut également autorisé par le Roi à accorder l'exemption de certains impôts ; ... ²³

Voilà, précisément, une connivence entre spirituel et temporel qui paraît échapper aux acteurs français... L'historien révèle en particulier la stratégie de l'autorité religieuse, qui favorise l'engagement des hommes en les absolvant par avance pour toutes les violences qu'ils pourraient commettre :

... et, par-dessus tout, il offrait de magnifiques occasions de piller, assassiner et autres jeux sanguinaires, sans risque d'encourir la colère de Dieu. En un mot, sa force était celle des généraux de l'Islam qui promettaient à leurs légionnaires le paradis pour faire justement tout ce qu'ils préféraient, et aux yeux de qui la sauvagerie était une vertu et le scrupule humanitaire un vice. On pouvait torturer et violer et en même temps plaire à la Sainte Vierge et à son Sauveur : c'était vraiment pour les hommes la chance de vie ²⁴.

Il semble donc que la situation de l'armée impériale de 1806 ne soit aucunement différente de celle de l'armée républicaine de 1797, et l'analyse d'Angus Heriot paraît susceptible de s'appliquer aux événements relatés par les trois mémorialistes :

A leur stupéfaction, les Français s'aperçurent que s'ils avaient battu l'armée régulière, ils n'avaient nullement vaincu la nation napolitaine, et le

22. Le meneur de cette révolte, Ruffo, était membre d'une famille prestigieuse de la noblesse locale.

23. Angus Heriot, op. cit., p. 294.

24. Angus Heriot, op. cit., p. 295.

*territoire abandonné sans défense par les hordes désorganisées de Mack, se trouva infesté de bandes armées qui se livrèrent à la plus furieuse guérilla.*²⁵

De fait, du point de vue des Calabrais, la question semble définitivement résolue : le Français qui s'installe en 1806 est un envahisseur, un objet de haine à rejeter à la mer, ou au-delà des montagnes. Les trois auteurs en témoignent à de multiples reprises, Courier est certainement le plus clair :

*Imaginez comme on nous aime : il y a tel village en Calabre où un jeune homme ne se marie point s'il n'a tué au moins un Français. Dans la maison où l'on me faisait l'accueil le plus flatteur, j'ai toujours vu les enfants que je voulais caresser me repousser avec horreur*²⁶.

Et voilà que derrière ces opérations de police contre de prétendus délinquants de droit commun, se profile une guerre sans exclusion de coups, où chacun, bien sûr, est convaincu de détenir l'exclusivité du bon droit. Dans ces circonstances, comment l'action est-elle conduite par les Calabrais ? Les trois officiers en demeurent d'accord : ce qui caractérise leur adversaire, c'est sa férocité, sa sauvagerie, sa barbarie. Courier avec son humour grinçant, compare le traitement normalisé, appliqué par l'armée, aux supplices infligés aux prisonniers et aux blessés français ; cependant, sous couvert de plaisanterie, il ne fait rien d'autre qu'opposer la civilisation à l'anthropophagie :

*Nous les pendons, ils nous brûlent le plus doucement qu'ils peuvent, et nous feraient même l'honneur de nous manger.*²⁷

Tout frais débarqué, Friedrich est instruit sur la férocité calabraise²⁸ ; il racontera plus loin le massacre de toute une compagnie dans le village de Parenti²⁹. Cette histoire d'unités entières prises au piège de la confiance devait circuler. Elle réapparaît chez d'Hauteroche qui relate, lui, l'égorgeement d'une autre compagnie, dans le village de Drosi :

Au commencement de 1807, une compagnie entière de soldats français y fut égorgée. Ils avaient reçu l'accueil le plus hospitalier ; toute la population s'était empressée de leur apporter des vivres et du vin, et les officiers avaient

25. Angus Heriot, op. cit., p. 243.

26. Courier, lettre XLVIII à M. de Sainte Croix, Milet, 2 octobre 1806, op. cit., p. 725

27. Courier, lettre L à M. Leduc, Milet le 18 octobre 1806, op. cit., p. 731.

28. Friedrich, op. cit., t. 1, p. 58-59.

29. Friedrich, op. cit., t. 2, p. 41.

été invités à dîner chez le syndic. Trompés par les apparences, les soldats, en sécurité, avaient formé les faisceaux et s'étaient dispersés çà et là. Les officiers eux-mêmes se livraient sans défiance au plaisir de la table ; on commença par eux. Des brigands, postés chez le syndic, entrèrent inopinément, se jetèrent sur ces malheureux et les poignardèrent. D'autres s'emparèrent des armes et quand les soldats voulurent les reprendre elles étaient aux mains de leurs ennemis, qui, poussant des cris de triomphe et de vengeance satisfaite, les égorgèrent tous sans pitié, au son des cloches de la paroisse.³⁰

On n'en finirait plus de rapporter tous les témoignages sur la cruauté du peuple calabrais. La peinture des hommes du lieu est toujours extrêmement négative ; elle est en tout cas suffisamment trouble pour légitimer la présence française, et c'est en réaction à cette férocité que les soldats se justifient à leurs propres yeux. Selon d'Hauteroche, le pays est plongé dans la barbarie ; mieux, il nous propose le témoignage d'une personnalité calabraise, Don Faviero, qui lui affirme que tous ces gens sont vraiment des bandits qui sévissaient déjà auparavant :

Ah ! signor, me dit-il, vous voyez une victime des scélérats qui dévastent notre pays au nom de Ferdinand VII. Les monstres ! Pour cacher leurs brigandages, ils abusent de ce nom sacré ; mais déjà sous son règne, ils étaient couverts de crimes.³¹

Courier renchérit sur ce thème :

...pas un village, pas une maison dans la campagne : elle est déserte, inhabitable, faute de police et de lois. Comment cultive-t-on direz-vous ? Le paysan loge en ville, et laboure en banlieue ; partant le matin à toute heure, il rentre avant le soir, de peur... En un mois, dans la seule province de Calabre, il y a eu plus de douze cents assassinats ; c'est Salicetti ³² qui me l'a dit. Comment oserait-on coucher dans une maison des champs ? On y serait égorgé dès la première nuit. ³³

30. d'Hauteroche, op.cit., p. 227.

31. d'Hauteroche, op.cit., p. 217.

32. Antoine Salicetti (1757-1809) : député corse à la Constituante puis à la Convention ; commissaire du Directoire à l'armée d'Italie, il suit Joseph à Naples où il devient ministre de la guerre avant de gouverner le royaume en attendant l'arrivée de Murat ; victime de plusieurs attentats, il mourra pourtant dans son lit.

33. Courier, lettre XLVIII édition 1828, op. cit., en note, p. 1008

Il convient enfin d'insister sur un dernier point : les relations avec les habitants de la Calabre se déroulent généralement sur un fond de trahison, de fausseté, d'insécurité permanentes. Les récits abondent, qui contiennent un message implicite articulé sur le thème "ne tournez jamais le dos à un Calabrais, surtout s'il se prétend votre ami". On ne peut que prendre acte de cette image négative ; l'ennemi ne risque en aucun cas d'être dépeint sous les traits d'un vaillant patriote.

Sur le comportement des Français eux-mêmes, les trois témoignages concordent à nouveau : face à un ennemi aussi sournois et impitoyable, il ne peut être fait aucun quartier ! Les prisonniers, pour donner un exemple, sont systématiquement passés par les armes. Existait-il aux yeux des occupants une autre attitude possible ?

Encore si les entorses au code d'honneur d'une guerre bien régulée et conduite entre professionnels, ne concernaient que les combattants ! Mais les manquements aux exigences de la morale la plus élémentaire que les Français, à l'instar de leurs adversaires, s'autorisent face aux belligérants, ne semblent pas les dissuader de s'en prendre aux populations civiles. C'est sans doute parce que, comme nous l'avons avancé tout à l'heure, l'artisan, le compagnon ou le paysan d'aujourd'hui sont aussi les agresseurs et les tortionnaires de demain : logique stratégique implacable, mais qui débouche parfois sur le crime injustifié. C'est ainsi que Courier fait allusion au massacre – gratuit, selon son propre aveu – des habitants de Corigliano :

Après avoir saccagé sans savoir pourquoi la jolie ville de Corigliano ... nos gens montaient vers Cassano ; ... nous étions las du massacre de Corigliano ³⁴ .

Dans la même lettre, (les deux affaires sont liées) c'est sur un ton amer qu'il relate la boucherie de Cassano, durant laquelle les Français usent manifestement d'une fourberie identique à celle qu'ils reprochent tant à l'ennemi :

Les habitants de Cassano, voyant cette troupe rouge (le bataillon suisse, habillé de rouge, marche en tête), nous prennent pour des Anglais ... ils ne nous reconnurent que quand on fit feu sur eux, à bout touchant. On en tua beaucoup. On en prit cinquante-deux, et le soir, on les fusilla sur la place de Cassano ³⁵ .

34. Courier, lettre XLIX à M. ***, Milet le 16 octobre 1806, op. cit., p. 727.

35. Courier, lettre XLIX à M. ***, Milet le 16 octobre 1806, op. cit., p. 728.

Voilà certes qui n'ajoute rien à la gloire des armes françaises... Comment Courier se tire-t-il d'affaire en l'occurrence ? Par chance (le terme est-il vraiment approprié ?) il se trouve que ceux qui insistent pour être chargés de cette justice expéditive sont des Calabrais passés au service des Français ! Voilà qui, assurément, ne contribue pas à relever l'idée que le lecteur pourra se faire d'un peuple décidément irrécupérable... Dans le même registre, d'Hauteroche nous raconte avoir besoin de son autorité d'officier pour empêcher ses soldats d'achever les blessés ennemis ³⁶. Lors d'une opération ultérieure, étant réduit à son statut d'officier subalterne, il ne pourra plus, ou ne voudra plus l'interdire :

Je reçus les compliments du colonel ; il m'envoya à la poursuite de l'ennemi, auquel je parvins, à force de diligence, à enlever ses blessés que je ne lui donnai pas le temps d'emporter ; ils étaient au nombre de dix. Ces malheureux furent fusillés ! Telles étaient les cruelles mesures qu'on était obligé de prendre pour éteindre la rébellion ³⁷.

Ce genre de mésaventure est à rapprocher de l'incapacité dans laquelle se trouve Courier d'empêcher l'exécution sommaire (le meurtre ?) d'un officier anglais prisonnier :

Je le vis environné ; il jeta son épée en criant : "Prisonnier !" mais on le tua ; j'en fus fâché, j'aurais voulu lui rendre un peu les bons traitements que j'ai reçus de ses compatriotes. C'était un bel homme, équipé fort magnifiquement ; on le dépouilla en un clin d'œil. Il avait de l'or, beaucoup ³⁸.

Friedrich lui aussi, rend très bien compte des mœurs du soldat en campagne : meurtres, vols, viols, actes de sadisme, c'est là monnaie courante. Un épisode vaut d'être relaté, même s'il ne se déroule pas en Calabre, mais dans l'Appenin ligure :

Les brigands, complètement démoralisés par cette attaque inattendue, ainsi que par les cris des femmes et des enfants, songent d'abord à se défendre et quelques-uns d'entre eux font usage de leurs armes, sans grand succès d'ailleurs. De leur côté, les voltigeurs ouvrent sur eux un feu d'enfer ; puis accompagné de deux sergents, je bondis dans la pièce. Alors commence une

36. d'Hauteroche, op.cit., p. 187.

37. d'Hauteroche, op.cit., p. 308.

38. Courier, lettre XLV à M. ***, Scigliano le 21 août 1806, op. cit., p. 720.

*lutte des plus sanglantes ; ... Personne de la compagnie n'a été tué ; quant à moi, je m'en tire avec une éraflure au bras gauche, produite par un coup de poignard qu'un de mes sergents a pu détourner. Je fais désarmer les bandits. Mes hommes détachent les bretelles de leurs fusils et, faute de cordes, s'en servent pour ficeler nos prisonniers écumants de rage, qu'ils transportent ensuite dans des locaux bien fermés. Après quoi, sous-officiers et soldats s'amuse-
 – non sans quelques violences, il est vrai – avec les plus jolies d'entre les femmes et les filles. Les prisonniers, sous les yeux desquels se déroule ce spectacle, font des efforts désespérés pour rompre leurs liens, et se tordent sous l'empire d'une fureur assez explicable. ... Dans l'une de ces maisons, nous trouvons une outre pleine aux trois quarts, de la polenta, de l'huile et des quartiers de chevreau rôti, que mes voltigeurs affamés engloutissent en un clin d'œil.³⁹*

S'agissait-il bien seulement de brigands ou d'insurgés ? Nous nous trouvons ici face à l'alternance classique du terrorisme et des représailles qu'il implique. Une armée d'occupation, même en admettant qu'elle puisse être bien disposée, n'accepte pas que des non-militaires lui tirent dans le dos, surtout lorsqu'un armistice, ou quoi que ce soit d'approchant, a été signé par le pouvoir politique. A partir du moment où les civils ne jouent pas le jeu, on assiste à l'engrenage d'une violence qui devient d'autant moins contrôlable qu'elle relève d'une réaction individuelle, émotive, vindicative, de l'homme de troupe.

Toutes ces exactions se commettent malheureusement sous couvert du drapeau français, et elles sont mises en regard du comportement impeccable des Anglais, tel qu'il est décrit par Paul-Louis Courier. Les Calabrais n'étaient-ils effectivement que des sauvages ? Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils n'ont pas eu affaire à des enfants de chœur...

Il ne faudrait pas, pour autant, imaginer que cet aspect de la campagne de Calabre relève d'un cas unique, limité à une région, à une population. Les échos qui nous sont parvenus de la guerre en Espagne montrent bien que cette exaspération du conflit se produit chaque fois que des civils en armes s'opposent à une armée d'occupation. A. Corret, un ancien grognard belfortain devenu bibliothécaire et qui rédige, déjà âgé, un ouvrage d'histoire locale, ouvre une parenthèse pour nous donner son opinion sur ce genre d'affaire. On notera tout particulièrement la récurrence du terme brigand :

39. Friedrich, op. cit., t. 1, p. 232-233.

Lorsqu'il fit (il s'agit du général Boyer, natif de Belfort), sous l'empire, les guerres de la Péninsule, il devint la terreur des guérillas espagnols par les cruelles représailles qu'il exerça envers eux. La division de dragons qu'il commandait, inspirait surtout de l'effroi à ces bandes indisciplinées qui faisaient à nos troupes une guerre continuelle de harcèlement et d'escarmouche dans leurs montagnes.

Nous qui avons eu l'honneur de faire dans le même temps ces guerres d'Espagne si pénibles et si meurtrières, nous sommes loin de blâmer la sévérité nécessaire de ce chef, qui avait acquis dans l'armée le surnom de Pierre le Cruel.

Ce qui pouvait justifier jusqu'à un certain point la vengeance qu'exerçait cet homme de guerre sur ses ennemis, c'est qu'ayant été pris par un détachement de guérillas, on l'attacha d'une manière infamante à la queue d'un mulet, la face tournée en arrière, pendant une marche, puis ensuite on l'enterra jusqu'au cou, la figure enduite de miel, afin qu'il devînt la pâture des mouches et des vers. Il eut le bonheur d'être délivré par les siens d'une si cruelle torture. Aussi, depuis ce temps, il se montra inexorable envers les complices des brigands qui l'avaient traité d'une façon si barbare.⁴⁰

Les leçons de l'expédition de Calabre

Indiscutablement, pour les militaires français, cette campagne a été extrêmement éprouvante. Les pertes militaires ont été importantes : Courier s'en fait l'écho en désignant nommément ses camarades disparus ou agonisant à la suite d'une bataille, d'une escarmouche ou d'une embuscade.⁴¹ Le plus terrible pour ces gens, c'est que sur ce théâtre périphérique, les sacrifices sont consentis sans espoir de briller, de se faire remarquer, sans espoir d'avancement. De fait, tous ces officiers feront des carrières médiocres. Le pire réside sans doute dans le fait que les pertes ne sont pas uniquement provoquées par les combats, loin s'en faut : les relations de Friedrich et d'Hauteroche se font l'écho de nombreuses morts accidentelles liées à la nature du terrain ; elles se produisent en particulier lors des passages à gué. Il y a peu de ponts en Calabre, et les hommes doivent traverser des fleuves côtiers qui tiennent en fait du torrent, immergés jusqu'à la poitrine, alors qu'ils sont en sueur, dans

40. A. Corret, *Histoire pittoresque et anecdotique de Belfort*, Belfort 1855, p. 155.

41. Courier, lettre XLIX à M. ***, Milet le 16 octobre 1806, op. cit., p. 729.

l'eau glacée qui descend des montagnes ; ils se tiennent les uns les autres par les coudes, mais si par malheur quelqu'un lâche prise et se laisse entraîner, il se noie, car très peu sont ceux qui savent nager :

On passa par peloton de trente à quarante hommes en se tenant par-dessous le bras, ayant soin de mettre au milieu les peureux et les timides. On avait de l'eau jusqu'au cou, et, malgré toutes les précautions, nous perdîmes plusieurs hommes qui se laissèrent tomber et que le courant entraîna. ⁴²

En tablant sur les récits des auteurs, on peut chiffrer les pertes de chaque passage à gué de quelque envergure à 0,5% de l'effectif du bataillon concerné, soit de 2 à 4 hommes sur 600 :

Un peu avant d'entrer à Tarsia, quatre hommes se noyèrent dans le Crati ; pareil sort advint à deux autres dans un ruisseau de la forêt située en arrière de Castro Villari. ⁴³

Mais les causes de mortalité sont surtout liées à l'état sanitaire de la troupe : les auteurs mettent le climat en cause, parlent fréquemment de blessures qui ne guérissent pas, de troubles digestifs, de fièvres :

... les miasmes pestilentiels qui s'élèvent de cette même plaine y répandent la langueur et la mort. Chaque année il y règne des fièvres lentes qui finissent par emporter ceux qui en sont atteints après de longues et cruelles souffrances. Nous perdîmes ainsi plusieurs officiers et un nombre considérable de soldats. ⁴⁴

Le nombre de nos malades augmentait d'une façon inquiétante lorsque, au bout de trois semaines, alors que nous avions perdu les deux tiers de notre effectif, nous fûmes enfin relevés par de nouveaux bataillons arrivant de Naples. ... Nos hommes faisaient peine à voir. ⁴⁵

Nous pouvons leur faire confiance sur ce point. Les registres matricules du régiment d'Isembourg confirment tous ces témoignages et portent mention de décès par accidents, par fièvres, par fièvres putrides (gangrène), en plus

42. d'Hauteroche, op.cit., p. 43 ; cet épisode se déroule en fait dans les Abruzzes, mais on a d'autres remarques du même genre sur la Calabre, par exemple p. 228.

43. Friedrich, op. cit., t. 1, p. 314.

44. d'Hauteroche, op.cit., p. 158.

45. Friedrich, op. cit., t. 1, p. 313.

grand nombre que les pertes au feu. Il faut préciser que l'absence d'un véritable corps médical militaire digne de ce nom, organisé et efficace, se fait lourdement sentir ; en définitive, rien de sérieux n'est prévu pour le soldat en campagne. Il lui faut donc, sur le terrain, s'en remettre au bon vouloir de ses camarades ou à la générosité hypothétique de l'ennemi, avant d'avoir affaire à un chirurgien parfois très habile⁴⁶, mais qui n'est pas capable d'opérer les viscères et qui ne peut encore savoir qu'il devrait se laver les mains avant de commencer son ouvrage :

*Mery, l'aide de camp de Saint-Cyr n'a pas été si heureux ; il est mort. Il fut blessé à la cuisse dans une embuscade et achevé par les chirurgiens à Castro-Villari. ... Compère a un bras coupé et une jambe qui ne vaut guère mieux.*⁴⁷

La campagne de Calabre nous semble en outre coïncider avec une crise morale profonde, liée à la révélation au jour le jour de l'inefficacité de l'armée française. Ce qui frappe en premier lieu, c'est son impréparation manifeste à ce genre de conflit : elle est organisée pour un autre emploi, elle ne sait pas s'adapter et même, se déstructure, comme en témoigne une lettre confidentielle du 11 juillet 1809. Elle est rédigée par le colonel Stieler commandant le régiment, et adressée au général Lacroix, chef d'Etat-major de l'Armée de Naples. L'auteur y fustige le dénuement, le manque de personnel compétent, l'absence de valeurs morales qui règnent dans l'armée et qui causent sa perte :

... Malgré les instances les plus pressantes, mon malheureux 3ème bataillon n'a pas eu un jour de repos, n'a pas couché deux nuits sur la même place depuis huit mois. Sans avoir des officiers et des sous-officiers pour commander et administrer des compagnies restées sans organisation et composées de recrues qui n'ont encore connu que la plus continuelle misère et qui ne peuvent tenir au Corps, à l'armée, que par l'impossibilité d'échapper à leur misérable condition, ce lambeau de bataillon dis-je sera détruit avant trois mois,

46. Il s'agissait surtout d'aller très vite avec beaucoup de blessés qui arrivaient en même temps, et auxquels il fallait infliger le moins de souffrances possibles. Les plus adroits (Larrey, qui occupait la chaire d'anatomie et de médecine opératoire du Val de Grâce, Percy, Heurteloup) parvenaient à amputer un membre inférieur (par désarticulation de la hanche) en moins de trente secondes. D'après Lucien Genet, *Révolution-Empire 1789-1815*, Ed. Masson, Paris 1968, p. 130, il semble que les chances de survie des blessés traités par le service de santé aient tourné autour de 40% ; mais, ajoute-t-il, la plupart des officiers de santé dont le nombre va croissant sont trop jeunes, médiocres, voire incapables..

47. Courier, lettre XLIX à M. ***, Milet le 16 octobre 1806, op. cit., p. 729.

il en restera à peine une trace. Quelques officiers et sous-officiers qui ont résisté à tant de peines disparaissent rapidement. Les soldats épuisés remplissent les hôpitaux. Sous peu, on demandera ce qu'est devenu ce bataillon et, étonné de ne plus le trouver, on accusera les chefs dont les représentations mille fois répétées sont restées dans un profond oubli.

Mon 1^{er} bataillon, en Calabre, depuis vingt mois éprouvera sous peu le même sort. Il n'a cessé d'être dispersé et tenu aux services les plus meurtriers. Ses compagnies sont réduites à 40 hommes et sous peu, elles devront être escortées par d'autres troupes pour se rendre à leur destination.

Mon dépôt placé au fort de l'œuf à Naples, sans local pour ses ateliers et ses magasins et sans moyens d'instruction pour les recrues, dépourvu même de logement suffisant pour les recevoir, n'a pas un officier pour le commander et quelques mauvais sous-officiers qui y sont, ainsi que les ouvriers des ateliers et les recrues récemment arrivées montent la garde ou plutôt, ne la descendent jamais. Dans cette situation ce dépôt qui doit être la source où les bataillons puisent leur vie, leurs besoins, leurs moyens d'existence, qui doit être leur père nourricier, qu'est-il ce dépôt ? Un nouveau principe de destruction du régiment.

Mes magasins ne contiennent aucun effet pour habiller et équiper douze à quinze cents recrues attendues, rien ne s'y prépare pour le remplacement des effets en service. Il n'existe aucun ordre, aucun moyen pour assurer un service aussi important. On ne sait, on ne peut procurer à rien, sans des pertes, sans des dilapidations considérables parce qu'on n'a d'autres connaissances, d'autres habitudes, que ceux ou celles que l'intérêt personnel commande...⁴⁸.

Ce texte est irréfutable : il ne se soucie pas de satisfaire des lecteurs, il rend compte d'une situation donnée. Il nous montre que les mémorialistes n'exagèrent en rien, qu'ils sont même parfois en deçà de la vérité, et il nous offre la confirmation des soupçons qu'il était possible de nourrir quant à l'inégalité de la valeur des troupes engagées sur les différents fronts tenus par l'Empire : il y a celles du théâtre principal et il y a les autres... Qui expédie-t-on en Calabre, sinon des troupes hétérogènes, pour ne pas dire hétéroclites, incompetentes, délinquantes, et singulièrement négligées, si ce n'est abandonnées à leur sort ? Ces unités demeureront d'ailleurs peu sûres, et Friedrich nous relatara la mutinerie de son régiment, à Aix-en-Provence, en 1813.⁴⁹

Cette question renvoie au problème du comportement du contingent en Calabre, et à la haine manifestée durant toute cette période à l'égard des

48. Archives du Service historique de l'Armée de Terre, Château de Vincennes ; régiment d'Isembourg, registre Xh 11; lettre de 6 pages, extrait en page 2 et 3.

49. Friedrich, op. cit., t. 3, ch. 4.

Français. Mais elle ne peut être traitée sans prendre en compte la crise d'effectifs qui frappe l'ensemble de l'armée française à partir de 1809 et qui engendre des difficultés de recrutement, de formation et d'organisation des troupes, celles-là même qui provoquent la colère du colonel Stieler.

En dernier lieu, et les mémorialistes, avec une grande amertume, s'en rendent parfaitement compte, les opérations en Calabre se soldent par un échec sur le plan stratégique. Murat, c'est vrai, parvient à se maintenir jusqu'à la chute de Napoléon, mais le pays demeure hostile, peu sûr, loin d'être pacifié. L'attentat déjoué contre Salicetti en est la meilleure preuve, mais la conjuration du théâtre de Naples, censée être dénoncée au capitaine Friedrich par une femme, est tout aussi révélatrice :

*Ce soir, au début du deuxième acte, on doit assassiner tous les généraux et officiers qui se trouveront au théâtre des Augustins. En même temps, à un signal donné, on incendiera les casernes et les conjurés s'empareront des remparts et des portes. Tout a été si bien combiné et les mesures si savamment prises, que pas un de vous n'échappera au massacre.*⁵⁰

De même, les précautions prises par d'Hauteroche pour la sécurité de son bivouac semblent extravagantes dans la mesure où il se trouve, théoriquement, en pays ami :

*Je fis fermer toutes les portes, et, en outre, les barricadai, et j'en pris les clefs, une seule resta ouverte avec deux sentinelles et je la couvris d'une espèce de retranchement fait avec des planches, des bancs, des tables, derrière lequel on pouvait faire le coup de fusil, et je plaçai un factionnaire dans le clocher avec ordre de surveiller les environs.*⁵¹

Soulignons d'ailleurs, à l'instar de Friedrich⁵², qu'il y a encore 11.000 hommes en Calabre en 1811, ce qui peut paraître considérable pour une région que l'armée s'emploie activement à pacifier depuis 5 ans. Encore ne s'agit-il que d'assurer la sécurité de quelques ports et d'un seul et unique itinéraire (précisément celui qu'emprunte l'autoroute d'aujourd'hui, où se véhiculent des touristes innocents : qui se souvient du sang versé en Calabre ?)

Il convient enfin d'insister sur un point qui nous paraît essentiel : on peut lire et relire les trois ouvrages, pas un seul Français ne posera jamais le pied

50. Friedrich, op. cit., t. 1, p. 245.

51. d'Hauteroche, op.cit., p. 93.

52. Friedrich, op. cit., t. 2, p. 261-264.

sur le versant Est de l'Appenin, du cap Spartivento à la punta Stilo, en tout cas jusqu'à Locri ou Siderno. Les convois s'embarquent à Reggio et préfèrent risquer la rencontre avec des navires anglais plutôt que de remonter jusqu'à Catanzaro, Crotona ou Tarente par une route côtière qui devait être réputée pour sa totale insécurité.

La campagne se solde enfin par un échec politique. Malgré ses tergiversations de 1813, Murat ne pourra se maintenir comme le fera Bernadotte en Suède. Quant à Friedrich, c'est avec une lucidité admirable qu'il décrit la montée en puissance des Carbonari, qui annonce les luttes nationalistes du XIX^{ème} siècle :

Ce fut à cette époque là (en 1813) que prit naissance, en Calabre, la célèbre association secrète des Carbonari. Il est permis d'affirmer qu'elle a été créée en réponse aux mesures précitées du gouvernement et aux cruautés du général Manhès. Bientôt elle étendit ses ramifications dans toute la partie méridionale de l'Italie, sous l'œil complaisant, disait-on, de Marghella, ministre de la police, un Génois, qui avait été jadis directeur de la police de la République ligurienne...⁵³

En conclusion, les campagnes d'Italie sous l'Empire nous révèlent une armée française de moins en moins organisée, de plus en plus démoralisée. Le soldat se bat sans idéal, contre des civils ; il meurt loin de sa patrie, loin de l'empereur, loin des batailles où se forge l'histoire, au profit d'un royaume périphérique, celui de Murat.

Il existe au demeurant une constatation qui s'impose d'elle-même et qui relève d'un discours implicite, jamais formulé mais bien réel : la Calabre est un théâtre réservé aux unités qu'on ne pourrait en aucun cas employer ailleurs, ou bien aux régiments disciplinaires pour lesquels elle constitue en quelque sorte une mise au pas.

Quoique menée sur une échelle plus modeste que la guerre se déroulant à la même époque en Espagne -une sorte de référence en la matière- la campagne de Calabre a laissé un souvenir de même nature. Sans doute pourrait-elle être rapprochée d'autres expériences comparables... Quoi qu'il en soit, les événements rapportés par les soldats français de l'Armée de Naples attestent qu'il est extrêmement hasardeux d'affronter, sur son terrain, une population résolue, et convaincue de son bon droit.

Georges-Frédéric MANCHE

53. Friedrich, op. cit., t. 2, p. 267.